

OUVRIERS-OUVRIÈRES, MEME PATRON, MEME COMBAT ?

A l'occasion d'une rencontre entre plusieurs camarades de la Voie Prolétarienne, nous avons débattu de la question de la femme ouvrière, de sa place dans la société capitaliste, de son oppression spécifique et de sa lutte qui s'inscrit dans la lutte de toute la classe ouvrière. Débat large et positif que nous ne retraçons pas ici dans son ensemble. Mais il nous semble fondamental de s'en saisir pour approfondir cette question laissée trop souvent au seul mouvement féministe.

Communistes, hommes et femmes, nous avons à cœur l'unité et le renforcement de la classe ouvrière. Cette unité et ce renforcement politique et idéologique nécessite que nous prenions sérieusement cette question en main pour définir nos tâches particulières vis-à-vis des ouvrières.

Si nous avons gardé ici le « style débat » c'est que cette forme d'article nous semble mieux refléter les positions contradictoires. Du fait même de l'importance de ces contradictions il n'est pas possible de trancher actuellement sur tous les aspects du problème. Et il nous semble prioritaire d'approfondir la manière de poser en tenues justes le débat.

En particulier ce qui a suscité le débat dans notre organisation a été un certain nombre de critiques aux articles précédents : pour certains camarades la tendance à privilégier les aspects idéologiques pour expliquer la réalité du statut de la femme et de ses comportements, était erronée car elle sous-estime les facteurs économiques. Aussi retrouve-t-on cet enjeu dans le débat.

Débat donc contradictoire car nous sommes encore largement influencés par l'idéologie bourgeoise. On ne peut non plus se contenter de déclarer en général que seul le socialisme pourra supprimer l'oppression de la femme et que donc le seul objectif est le développement de la lutte de classes pour la révolution. C'est insuffisant car cela ne rend pas compte de la position spécifique de la femme ouvrière dans l'organisation capitaliste de la société et de la division qui en découle dans les rangs ouvriers.

Aujourd'hui où l'on parle beaucoup du retour des femmes au foyer (voir encart sur l'aménagement du temps de travail) nous abordons le sujet particulier de la femme et du travail, des difficultés que nous rencontrons à organiser les femmes dans les usines où nous travaillons. Le débat avait abordé beaucoup de points, certains insuffisamment approfondis ou restant à des positions contradictoires. Les rédactrices ont essayé à travers les encarts de faire le point et d'y apporter des éléments de réflexion supplémentaires¹.

D'autres articles reprendront d'autres aspects du débat laissés volontairement de côté dans cet article.

Voici donc retracés certains points de ce débat. Nous pensons revenir dans des prochains numéros sur les points suivants :

- comment aujourd'hui consolide-t-on l'unité de la classe ouvrière en s'attaquant à la contradiction homme-femme telle qu'elle existe aujourd'hui et ceci sans la nier, à partir d'exemples concrets tels que les violences sexistes, le divorce, la charge des enfants, etc.
- la maternité
- les caractéristiques petites bourgeoises du mouvement féministe à travers les revendications avancées : quelles femmes visent-elles, dans quel sens vont-elles ?
- être femme et militante (à Voie Prolétarienne par exemple) : comment notre organisation est traversée par la lutte de classes et la reflète y compris sur cette question-là. Comment Voie Prolétarienne tient compte de la situation inégale des hommes et des femmes et quels moyens elle se donne pour en limiter les effets ?

Nous demandons à tous les lecteurs, aux camarades d'apporter leur contribution en nous faisant part de leurs réflexions et de leurs expériences.

Brigitte CLEMENT – Colette DENAIN

¹ Pour gagner en clarté dans l'exposé des positions, nous avons transformé l'ordre des interventions et parfois même concentré en une seule personne différentes interventions.

FEMME ET TRAVAIL

Françoise (ouvrière) : Comme le jeune garçon, la jeune fille va travailler en sortant de l'école. Et pour les mêmes raisons : les parents ne peuvent plus les entretenir. Mais quand arrive le premier enfant elle se pose la question de savoir si elle va continuer ou non. Pas l'homme. Elle est effectivement condamnée à ce choix (en vérité ce n'en est pas un) alors que pour l'homme il va de soi qu'il doit travailler. Il existe donc bien là une inégalité entre l'homme et la femme face au travail.

Myriam (ouvrière) : Pour aller dans ton sens on peut donner des chiffres qui sont éloquentes :

- . avant le 1^{er} enfant, 80 à 85% des femmes travaillent
- . au 1^{er} enfant, 20 à 25% des femmes qui travaillent s'arrêtent
- . au 2^{ème} enfant, 30% s'arrêtent mais parmi les ouvrières c'est 60% qui s'arrêtent.

Ceci dit il y a des femmes pour qui la question ne se pose pas d'arrêter ou pas. Ce sont celles qui sont chef de famille (femme séparée, veuve ou célibataire) ; elles sont 1 million en France dont 80% environ sont ouvrières. Pour elles pas de travail signifierait pas de pain à la maison.

Robert (ouvrier) : si la femme s'arrête de travailler quand elle a des enfants c'est aussi parce qu'on dit toujours que bon salaire est un salaire d'appoint par rapport à celui de l'homme.

Myriam : Ça c'est ce que la bourgeoisie veut nous mettre dans la tête ; ça justifie que les femmes soient moins payées. Mais si on raisonne en terme économique ça ne tient pas la route. Une femme continue à travailler après un enfant c'est parce que en terme de budget une paye ne suffit pas pour couvrir le nécessaire. Et plus la crise est grande, moins un seul salaire suffit. Et si après le 2^{ème} ou le 3^{ème} enfant elle s'arrête c'est toujours avec le budget à l'appui. On fait les comptes et avec ce que coûtent la crèche, la garderie, la cantine de l'école, celle de l'usine, finalement il ne reste plus rien sur le « second salaire ». Donc il est préférable de rester chez soi, c'est plus économique.

Toujours en regardant les chiffres on voit que ce sont les femmes qui ont de bons salaires (ainsi que leur mari) qui peuvent continuer à travailler en ayant plusieurs enfants.

Françoise : Et puis ce qui pousse les femmes à rester chez elles avec les mômes c'est toute l'inquiétude qui pèse sur l'éducation des gosses, le soir quand ils traînent dehors et là les femmes se sentent complètement responsables de ce que deviennent leurs enfants et ont peur de la délinquance.

Myriam : Oui il n'y a pas seulement le budget qui entre en ligne de compte. Mais aussi le temps qu'on aura, la disponibilité pour s'occuper des gosses, de leur santé, de leur travail.

Luc : Les femmes vont travailler ou s'arrêtent pour des raisons économiques mais pas seulement. Certaines continuent à travailler aussi parce qu'elles savent que c'est un pas vers plus d'autonomie. Ça leur donne une indépendance financière.

Marc (ouvrier) : Mais ça justement c'est des idées petites bourgeoises que les femmes ouvrières ont. Elles veulent moins d'enfants pour pouvoir vivre plus libres, avoir plus de temps. Et tout ça c'est des aspirations petites-bourgeoises. Une

POURQUOI ALLER TRAVAILLER ?

Marc développe des idées tout à fait fausses que l'on rencontre assez souvent. Il nous paraît important de les combattre.

Si la femme en allant travailler marque son désir d'une « vie - plus facile », est-ce petit-bourgeois ?

Mais désirer des vacances n'est qu'une aspiration légitime quand la vie qu'on nous fait est harassante. Oublie-t-on que le mouvement ouvrier s'est battu pour les congés payés ? Et que les obtenir a été une victoire ?

En assimilant tout besoin chez la femme à du « superflu » alors que pour les ouvriers le besoin d'une certaine consommation serait « nécessaire », c'est encore avoir une attitude sexiste qui assimile consommation féminine à consommation secondaire, futile. Pourtant combien de femmes effectivement se sacrifient et n'achètent ce dont elles ont envie pour pouvoir acheter aux enfants et au mari ! Alors devrait-on lui reprocher de vouloir aussi s'acheter un livre, une robe pour elle ?

Vouloir se sortir de la routine du foyer, de l'étroitesse de cet univers peut effectivement comporter des rêves « petit bourgeois ». En effet ces rêves, la bourgeoisie les oriente vers des paradis artificiels et inaccessibles (« Dolce Vita »). Ce désir d'autre chose peut s'orienter vers des futilités et ça c'est le travail de la bourgeoisie. Mais il peut s'orienter vers une autre vie qui passe par la lutte politique et ça c'est le travail des révolutionnaires qui s'appuient justement sur le désir « d'autre chose » en montrant que cela reste illusoire dans la société capitaliste et qu'il nous faut socialisme.

femme d'ouvrier ne rechigne pas devant le travail à faire à la maison, ni devant la tâche d'élever ses enfants. Finalement c'est vouloir fuir, c'est espérer sortir de sa condition. Elle rêve de se payer des vacances, une voiture, etc.

Françoise : Là je ne suis vraiment pas d'accord. Heureusement que la femme ouvrière elle aussi se pose la question de comment sortir de l'univers étroit et répétitif de son ménage, sa cuisine, ses enfants, son mari. Travailler n'est pas du superflu, c'est une nécessité.

Luc : Et puis on ne va pas se poser la question pourquoi un homme travaille et qu'est-ce qu'il fait de son salaire, si c'est superflu ou pas. Et pourtant on pourrait aussi parler d'aspirations bourgeoises quand il s'achète une voiture. Mais tout ça, pour un homme, on ne le dira pas !

Françoise : Maintenant il faut dire aussi qu'elle ne vit pas bon travail comme une libération parce que son travail c'est aussi l'exploitation, les cadences, le travail harassant et qu'en plus c'est toujours elle qui fait les tâches ménagères à la maison. C'est effectivement une contradiction que toute femme ouvrière a vécu ou vit. Combien de fois on entend les copines à l'atelier qui pendant le service rêvent de se retrouver chez elles pour s'occuper de tout ce qu'il y a à faire, s'occuper des enfants et qui après le week-end qui a été entièrement bouffé par ça soufflent en revenant travailler parce que chez elles, elles se sentent enfermées.

Myriam : Il n'y a pas de mur entre les femmes qui ont travaillé et celles qui s'arrêtent. Celles qui se retrouvent chez elles savent aussi ce qu'elles ont perdu comme ouverture sur une vie collective.

Robert : On dit souvent que l'entrée de la femme dans le monde du travail est une chose positive, que c'est un peu vers sa libération mais on oublie de dire - et c'est aussi important parce que ça va dans le sens de l'unité homme/femme - que pour l'homme aussi c'est libérateur. Quand un ouvrier est tout seul à ramener à la maison de quoi faire bouillir la marmite c'est une sacrée responsabilité, très lourde à porter tout seul. Et ça le paralyse aussi pour s'engager dans une lutte. Alors que quand il sait qu'il n'est plus tout seul, que la famille ne compte pas que sur lui, c'est plus facile pour lui d'envisager la grève par exemple. C'est là aussi où on peut dire que la libération de la femme c'est aussi la libération de l'homme car dans les rapports actuels d'oppression et d'aliénation l'ouvrier n'y trouve pas enfin de compte son bonheur.

TRAVAIL ET LIBERATION DES FEMMES

Certes il semble paradoxal de dire que l'entrée des femmes dans le monde du travail est un pas vers leur libération puisque le travail c'est l'exploitation et que pour la plupart des ouvrières c'est un travail répétitif et sans qualification. Mais pourtant c'est bien un fait positif :

- La vie sociale en est élargie. Même si c'est dur, à l'usine on est avec d'autres et ça fait ouvrir les yeux sur des problèmes plus vastes.
- Ça lui donne une autonomie financière qui nécessairement va transformer son rapport avec son compagnon dont elle ne dépendra plus complètement.
- En renforçant sa conscience de classe elle va pouvoir entrer dans la lutte et participer à l'émancipation de la classe ouvrière.
- Cela renforce l'unité de la femme et de l'homme car l'homme la considère différemment à partir du moment où, comme lui, elle travaille, elle lutte. La division entre les rôles traditionnels de la femme et de l'homme a les bases matérielles pour éclater : quand les deux travaillent, il devient plus nécessaire de partager les tâches familiales et ménagères.

Luc : Pourquoi c'est le salaire de la femme qui est considéré d'appoint et pas celui de l'homme ? Cela révèle bien une réelle inégalité autour de laquelle nous devons nous mobiliser. Pourquoi la femme s'arrête quand elle a des mômes et pas les hommes ? On voit bien que nous devons mettre comme mot d'ordre tout ce qui touche au droit réel pour la femme d'aller travailler, ce qui veut dire tenir compte des difficultés qu'elle rencontre : il faut revendiquer des garderies d'enfants, des crèches sur les usines et sur les quartiers, la protection au travail des femmes enceintes.

Christine : je suis bien d'accord pour dire que le travail c'est déjà un premier pas vers l'égalité des hommes et des femmes. Pour la femme c'est se rendre économiquement responsable, c'est élargir son horizon sur une vie sociale, collective, c'est renforcer sa conscience de classe et son unité avec les hommes face à l'exploitation. Luc a rajouté que l'unité se développe aussi parce que l'homme voit aussi ce qu'il y gagne à ce que sa femme travaille.

Mais chercher à unifier ouvriers et ouvrières, lutter contre la division ne doit pas cacher qu'il existe un rapport d'oppression entre les hommes et les femmes même dans les rangs ouvriers. Et que cette oppression nous oblige à mener une lutte idéologique profonde sinon l'unité homme/femme reste formelle.

Françoise : je pourrais prendre un exemple sur ma boîte ; dans la section syndicale où il y avait peu de femmes, alors qu'il y en a beaucoup dans l'usine, nous avons avancé le mot d'ordre « à travail égal, salaire égal », visant par-là à mobiliser les femmes. Et bien, dans la section c'est devenu petit à petit le désert. Les ouvriers qui pourtant étaient avancés sur beaucoup de points ont trouvé ce mot d'ordre complètement erroné car il remettait en cause, d'après eux, leurs positions, leurs acquis. Beaucoup du coup ont déserté la section. Alors, avons-nous eu tort de lancer ce mot d'ordre ? Non, nous ne le pensons pas mais nous n'en avons pas pris les moyens. Nous n'avons pas suffisamment fait de travail préparatoire auprès des militants de la section. Il aurait fallu discuter sur la division sociale du travail, montrer qui a les postes qualifiés, pourquoi. Il fallait combattre leur corporatisme en expliquant comment les qualifications dans une usine aujourd'hui sont principalement liées à un certain type d'organisation du travail et non à un savoir réel.

ARRIÉRATION POLITIQUE DES FEMMES

Dans les luttes, on constate souvent que les femmes sont « arriérées ». En tant que communistes, nous devons mener le débat et la lutte avec les hommes et avec les femmes et nous poser la question : « Pourquoi les femmes ne luttent-elles pas autant que les hommes ? »

Luc : Le problème de la femme ne peut être posé en tant que tel. C'est le rapport entre hommes et femmes qui est en cause.

La position politique des femmes est souvent arriérée, dans les grèves par exemple, parce qu'elles se sentent économiquement responsables par rapport à la famille, en particulier par rapport aux enfants.

Donc cela renvoie à la contradiction Homme-Femme dans son ensemble : pourquoi les hommes se sentent-ils moins responsables par rapport aux enfants ? Cela pose bien le problème d'ensemble de la femme dans la société, celui de l'éducation reçue. Et cela, c'est un héritage qui vient de loin, de bien avant le capitalisme.

Robert (ouvrier) : Oui, comme les femmes sentent peser sur elles la responsabilité économique, des enfants (même, si le mari est là et ramène de l'argent), elles ont plus peur de la répression, plus peur de se faire licencier...

Mais en fait, ça dépend des ateliers. Dans une boîte, les femmes n'auront pas la même attitude selon qu'elles sont dans un atelier uniquement de femmes ou un atelier mixte. En général, dans les ateliers mixtes, les femmes se sont avérées plus ouvertes et plus avancées.

Roland : Les femmes ont souvent une attitude arriérée, ça c'est le constat. Et on se rend compte que plusieurs facteurs l'expliquent : les enfants, la peur de la répression, la mixité ou non dans le travail. Et on s'aperçoit que souvent c'est au contact des hommes que certaines femmes ont élevé leur niveau de conscience.

Mais globalement, on peut dire que le fait que les femmes ne luttent pas est lié au rôle qu'on leur donne dans la société : leur rôle social les enferme dans : le travail domestique ; l'image que les femmes ont peur de la répression ; l'image de « la femme faible » qui reste en dehors de toute violence.

Myriam (ouvrière) : Comme toute question le problème des femmes doit être posé sur des bases matérielles. Oui l'arriération des femmes existe, mais qui l'entretient ? Les révisionnistes ont une responsabilité particulière. Aujourd'hui, ils ne défendent plus la classe ouvrière, mais ils avancent des revendications qui permettent aux moindres frais de s'attacher la classe ouvrière. D'où des revendications soi-disant « unifiantes » entre hommes et femmes, par exemple sur les salaires. Mais les femmes sont dans des conditions objectives qui les empêchent de lutter, de participer aux réunions...

Françoise (ouvrière) : c'est vrai, à la sortie de l'usine, il y a encore les gosses à récupérer à la sortie de l'école, la deuxième journée, etc. mais en quoi les révises en sont-ils responsables ?

Myriam : ils ne tiennent pas compte du fait que l'ouvrière est aussi mère de famille. Donc que les revendications se rattachant à cette situation devraient avoir été posées. Nous devons poser les revendications spécifiques qui

permettent aux femmes de participer à la lutte au même titre que les hommes. Si on arrive à prendre en compte la 2^{ème} journée de travail des femmes, ça sera tellement important pour elles qu'elles seront capables d'une énergie, d'une mobilisation décuplée. Car en fait leurs arguments dits « arriérés », un peu facilement, ne fait que refléter leur propre situation.

Françoise : Pourrais-tu donner un exemple, pour être plus claire. Par exemple sur la question des salaires... ?

Myriam: quand les femmes disent par rapport aux revendications sur les salaires, 3% d'augmentation c'est pas intéressant, c'est vrai, vu ce que changeront ces 3% pour les femmes, l'enjeu n'en vaut pas la chandelle.

Mais par contre on avance des revendications qui touchent aux problèmes fondamentaux des femmes, sur la base de leur situation matérielle, elles avanceront considérablement !

Françoise : Je voudrais revenir sur ce que tu disais tout à l'heure, comment peut-on faire participer les femmes à la lutte en tenant compte de leur situation ?

Il y a plusieurs mesures immédiates pour lesquelles on peut se battre dans ce sens : exemple, refuser que les réunions syndicales se tiennent le samedi après-midi. Réclamer plus d'heures de délégation, des heures de réunions dans l'usine... et plus que « l'heure d'information » par mois que réclame la CFDT !
Ce point reste à creuser...

Robert : Jusqu'à présent on a considéré dans la discussion comme acquis que les femmes

LES FEMMES SONT-ELLES PLUS AVANCÉES DANS LES ATELIERS MIXTES ?

C'est ce que dit Robert dans le débat. Cependant ce point est difficile à « vérifier » mais il soulève plusieurs problèmes.

Plusieurs facteurs permettent en effet aux femmes qui travaillent dans un atelier mixte de progresser plus vite dans leur conscience de classe et leur engagement :

Historiquement les hommes ayant été les premiers amenés à un travail social extérieur au foyer (en particulier l'usine), ont donc constitué les premiers bataillons de syndicats, de partis politiques. Ceci leur a permis d'accumuler une riche expérience et de grandes traditions de luttes qui peuvent donc se communiquer aux femmes « nouvelles travailleuses », pour certaines du moins.

De plus, à l'usine même, l'aspect « ouvrier » l'emporte souvent sur l'aspect « mari patriarche » et amène les hommes à considérer avant tout l'unité de classe, plutôt que les contradictions avec les femmes.

Et cela est parfois facilité par le fait qu'à l'usine les femmes présentes ne sont pas toujours « leurs » femmes. Donc les impliquer à part égale (ou presque...) dans la lutte les met moins ouvertement en face de leurs contradictions que lorsque la situation est inverse : l'ouvrière en lutte dans une usine, le mari extérieur devant la « soutenir » (les femmes de Lip, en particulier, ont bien expliqué la différence entre ces deux situations).

Mais, comme le montrent les exemples suivants (repris au livre de M. Maruani) ce ne sont pas toujours les militants hommes qui font le plus avancer les femmes.

UNE ARRIERATION PEUT EN CACHER UNE AUTRE

Dans une usine comme la CIA en lutte en 1968 pour la création d'un syndicat (CGT), les femmes étaient minoritaires dans l'entreprise. Les femmes ont dû mener seules la bagarre pour la création du syndicat, puis une lutte pour la suppression du travail du dimanche matin et des « nocturnes ». Les hommes, non seulement n'ont pas été en pointe de la lutte, mais ont même freiné.

On peut se demander ce qui explique cela :

. Est-ce le fait qu'étant plus qualifiés, ils ne se retrouvaient pas dans les revendications des femmes ?

. Est-ce le fait que les conséquences des « nocturnes » sur la vie familiale ne leur semblaient pas les concerner au même titre que les femmes ?

. Est-ce leur situation de minoritaires à la fois dans l'entreprise et, fait plus rare, dans le syndicat ?

2- Au contraire dans une des usines de Rhône Poulenc à la Voulte, les femmes étaient minoritaires dans l'usine lorsqu'en 1976, pour réduire son personnel, la direction a exigé l'acceptation du 1/2 temps pour 42 femmes en mettant en balance, par chantage, « 21 mutations supplémentaires » pour tous les ouvriers, au cas où les mi-temps seraient refusés. La réaction des syndicats a été de mobiliser et faire débrayer contre les mutations; mais pas de débrayage général contre les mi-temps.

Pourquoi cela ? Entre autres parce que les femmes étant minoritaires, et d'emploi peu stable dans l'entreprise, n'ont pas eu les forces et les moyens de combattre les idées réactionnaires dominantes des hommes sur le salaire d'appoint, qui les amenait à penser : mieux vaut un mi-temps pour les femmes qu'une mutation d'ouvrier homme dont le salaire est indispensable...

SANS CONCLURE...

Même dans une usine mixte, ce ne sont pas toujours les hommes qui font le plus avancer les femmes car eux-mêmes sont parfois trop arriérés idéologiquement.

=>

sont arriérées. Mais ce n'est pas toujours vrai ! Parfois au contraire, dans certaines luttes, ce sont les femmes qui sont à la tête ! Pour nous la question est de savoir ce que veut dire « arriéré » à un moment donné, par rapport à qui et à quoi.

Myriam: Oui, en particulier, si on arrive à montrer l'influence des révisos, on pourra ainsi s'appuyer sur des idées justes des femmes...

=>

Donc dans toute situation (même si la mixité est plus favorable au départ), l'avancée idéologique des hommes et des femmes compte beaucoup.

De plus, la manière dont fonctionne le syndicat, la part de responsabilité qu'y ont les femmes dont la possibilité qu'elles ont de faire prendre en compte leur situation et leurs revendications spécifiques joue beaucoup sur leur propre engagement. Intervient encore la manière dont le syndicat formule ses « revendications unifiantes » étant donnée la sous-qualification très largement dominante des femmes par rapport aux hommes.

Et c'est là qu'à nouveau on rencontre l'interférence avec la domination du révisionnisme : car qui dirige les syndicats aujourd'hui ?

Robert : Par exemple lors de la grève à Rhône Poulenc, après 4 semaines de grève, les femmes sont allées avec leurs gosses devant les piquets pour faire arrêter la grève. D'où vient cette attitude ? En fait certaines femmes critiquaient le contenu et les formes de la lutte. A Rhône Poulenc, les révisos ont tenu la grève sans consultation démocratique. Les femmes dénonçaient ces magouilles révisos : quel était l'objectif de la lutte ? Comment était-elle menée, etc. Ces débats étaient indispensables pour analyser la situation et comprendre la position des femmes : les réticences des ouvrières ne venaient pas que de leur « arriération », elles venaient aussi du révisionnisme. Toutes les femmes ne sont pas « arriérées » comme ça. D'ailleurs c'est pareil au sein de l'ensemble de la classe ouvrière, pour expliquer les positions de certains ouvriers dans telle ou telle lutte, il faut toujours voir ce que révisos font dans cette lutte.

Roland : C'est vrai que le rôle des révisos est un point important. Mais plus généralement, si on regarde l'histoire du mouvement ouvrier, on constate qu'il a longtemps rejeté comme la bourgeoisie elle-même les femmes hors du travail, de la lutte... Cela pose la question suivante : quel est le maillon à saisir pour changer la situation ? Le maillon essentiel, principal, n'est-il pas dans le changement du comportement des hommes ?

Françoise : c'est vrai que, dans la classe ouvrière, même si la contradiction Homme-Femme est « au sein du peuple », il y a des problèmes à régler. On le voit par exemple face aux jaunes dans une grève... il y a des problèmes immédiats à régler. Faut-il le faire de manière violente ou non... ?

Roland : On doit donc se poser le problème, pour s'attaquer à la position arriérée des femmes, de comment s'attaquer aux positions idéologiques et pratiques des hommes. Exemple, par rapport à ce qu'on disait tout à l'heure sur les réunions syndicales et politiques pour les femmes, sur la prise en charge des enfants. Comment les hommes, même syndicalement et politiquement engagés, sont-ils prêts à assumer l'engagement de leur compagne ? Ce qui est à changer c'est avant tout la conscience des hommes et des femmes. Sinon, les contradictions « au sein du peuple » sous le capitalisme risquent de devenir violents et antagoniques.

Luc : Il y a une contradiction antagonique : entre bourgeoisie et prolétariat ; une contradiction non antagonique : entre homme et femme. Si on n'aborde pas correctement la résolution de la contradiction homme-femme, on ne sera pas armé pour résoudre l'autre. Il faut donc commencer à la résoudre si on en vient à la violence, comme disait Françoise, c'est qu'on n'a pas réussi à résoudre autrement la contradiction...

Françoise : Pour revenir à la question du maillon à saisir pour faire changer les choses, je ne pense pas qu'on puisse affirmer comme Roland que c'est l'évolution idéologique des hommes qui est première et déterminante. Dans le syndicat, nous avons posé le problème et il y a deux positions :

- 1- Est-ce d'abord la lutte qui fera changer la conscience des hommes (et des femmes) ?
- 2- Ou bien est-ce que c'est d'abord le changement des idées qui amènera à la lutte ?

Pour nous, femmes de Voie Prolétarienne, dans le syndicat nous avons toujours dépendu le premier point de vue, au contraire de la CFDT qui ne parle que de « transformer les mentalités » ; et d'ailleurs il s'est vérifié dans certains cas que cela était juste. Mais il faut encore avancer pour clarifier cette position : les femmes évolueront-

elles d'abord sous l'influence d'un changement de mentalité des hommes, ou bien parce que des bagarres qui uniront hommes et femmes les feront avancer ?

QUE VEUT DIRE « TENIR COMPTE DE LA SITUATION DES FEMMES POUR LEUR PERMETTRE DE LUTTER À PART ENTIÈRE » ?

Dans le débat, la position défendue par Myriam est qu'il est nécessaire - contrairement à ce que font les révisos... - de défendre des revendications qui tiennent compte de la situation spécifique de femmes, pour leur permettre de lutter. On prend comme exemple les jours de réunion (pas le Samedi) etc...

Dans les faits

Les luttes connues dans lesquelles les femmes ont été majoritaires (Lip, la « Confection industrielle atlantique », la CIP...) sont effectivement caractérisées par des formes d'organisation de la lutte qui « tiennent compte » des contraintes des femmes : pas de réunions le soir, roulement pour les occupations de nuit et du week-end... ce qui a même eu des conséquences sur la conception d'une direction plus démocratique de la lutte : aucune femme ne pouvant « militer à 100% », la rotation des responsabilités, la division des tâches dans la lutte, s'est imposée comme condition de participation du plus grand nombre, ce qui est positif. Mais, en même temps, la participation à la lutte elle-même a amené au moins certaines femmes à ne plus accepter passivement la division du travail entre elles et leur mari sur le travail domestique, les enfants... à la remettre même partiellement et provisoirement en cause pour pouvoir s'impliquer plus à fond dans la lutte.

La lutte idéologique reste indispensable :

En effet si la lutte n'est pas menée consciemment pour que hommes et femmes remettent en cause le rôle exclusif de la femme par rapport au travail domestique et aux enfants, le « retour de bâton » est rapide : certains hommes acceptent en effet l'engagement de leur femme dans la lutte, tant que cela n'a aucune répercussion sur la vie familiale, la division du travail. C'est un seuil très vite atteint car dans une grève les tâches sont multiples et l'engagement n'a de limites que celles qu'on veut bien lui donner...

Donc il ne suffit pas de revendiquer que l'on « tienne compte » de la double journée des femmes pour lutter, tout en maintenant intacte cette double journée que nous refusons.

En même temps, et immédiatement, il faut mener auprès des femmes et des hommes, dans le syndicat et dans la lutte politique dans son ensemble, la bagarre pour un changement idéologique de fond : la politique n'est pas le domaine réservé des hommes et la famille celui des femmes !

Pourquoi alors des revendications et formes de lutte spécifiques ?

Les exclure d'emblée, par purisme, sous prétexte que les femmes doivent tout changer tout de suite serait totalement idéaliste, pour plusieurs raisons, et la conséquence de ce gauchisme serait de nous couper de la masse des femmes.

Pourquoi idéaliste ?

D'abord parce que cette mentalité, cette division du travail, n'est pas qu'imposée de force de l'extérieur par les hommes aux femmes : nombre de femmes ont tellement intériorisé cette image de leur rôle social qu'elles ne sont nullement prêtes à la remettre en cause sur la seule base de grands discours. Au contraire les faits montrent que ce n'est souvent que tiraillées par la contradiction entre la volonté de lutter comme ouvrière, et les freins que leur impose leur rôle social traditionnel que les femmes progressent pas à pas.

Ensuite parce que dans cette division du travail entre homme et femme, il y a une dimension sociale qui échappe au seul pouvoir de la cellule couple ou famille : exemple l'absentéisme pour enfants malades que les femmes paient très cher à tout point de vue, est pour le moment exclu pour les hommes; de même pour les heures de récupération des enfants à la sortie de l'école, qui dans certains cas (pas toujours !) seront un argument reconnu pour qu'une femme travaille en normale au lieu de l'équipe, cet argument étant refusé au père, etc.

Cela ne veut pas dire que nous acceptons cet état de fait. Mais que le changer n'est pas du seul ressort des individus transformant leur conception idéologique.

Ce sont les luttes avec des revendications précises pour un changement matériel et idéologique au niveau de l'ensemble de la société qui donneront aussi les bases pour que les rapports homme-femme se transforment durablement et en profondeur.

Donc aujourd'hui, nous combinons aussi au niveau de la lutte pour transformer les rapports homme-femme, la lutte pour la réforme et la lutte pour la révolution :

Notre rôle est de défendre des revendications partielles et immédiates qui amènent tout de suite plus de moyens aux femmes pour lutter. En même temps nous montrons les limites de ces revendications ; elles sont un moyen d'avancer et non notre objectif final dont la réalisation implique une remise en cause totale de la division du travail ; et bien que, comme on l'a déjà dit, les rapports homme-femme soient un héritage qui remonte plus loin que le capitalisme, ils font aussi partie de la division sociale du travail sur laquelle s'appuie le capitalisme pour se perpétuer.